

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 145 (2000)
Heft: 8

Artikel: Stratégie et tactique
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Stratégie et tactique

Les termes de stratégie et de tactique, liés à l'art militaire, ont été galvaudés par leur extension dans le domaine civil où ils sont presque équivalents. Ils ont le sens de « méthode de la victoire » et leur généralisation tue leur spécificité. Dans le domaine militaire, stratégie et tactique ont toutefois un sens particulier¹.

■ Philippe Richardot

Chez les Anciens et chez les Modernes

Les anciens Grecs connaissent la tactique ou l'art de ranger ses troupes en bataille et les stratèges, magistrats politiques, éventuellement chefs d'armée. Les équivalents romains des stratèges sont les deux consuls : l'un restant à Rome chargé des affaires politiques, l'autre commandant les troupes en campagne. La littérature militaire grecque distingue les traités de tactique, de poliorcétique et ceux qui parlent du commandement en chef des opérations (la stratégie). Les Romains ont une littérature militaire pauvre comparativement à leur activité guerrière.

Elle différencie ou amalgame organisation, exercice, tactique, stratagèmes, construction des machines de siège et art du commandement en chef. Pour Végèce, qui fournit à la fin du IV^e siècle, la synthèse de l'art militaire des Romains, les trois grandes causes de leur suprématie sont « l'exercice aux armes, la discipline des camps (castramétation) et l'emploi des forces militaires ». Aux yeux d'un contemporain, Végèce ne

fait pas la distinction entre la stratégie et la tactique qui peuvent être contenues dans « l'emploi des forces militaires ». La castramétation peut être assimilée au principe de sûreté tactique des forces, tandis que « l'exercice aux armes » relève, soit de la préparation tactique, soit de la stratégie des moyens...

Les réalités fondamentales de la guerre demeurent les mêmes, mais les catégories intellectuelles de classement ont changé. Pour un Romain, la distinction entre la stratégie et la tactique n'existe pas, car l'action de guerre est jugée comme l'enchaînement de plusieurs rubriques : recrutement, exercice, organisation, armement, tactique, ravitaillement, hygiène, discipline, renseignement, ordre de marche, castramétation, stratagèmes, détermination ou évitement de la bataille, blocus de l'ennemi, franchissement, artillerie, poliorcétique, guerre navale (Végèce, *De Re Militari*). Toutefois, le contemporain peut différencier chez les Anciens la stratégie (conduite des opérations) de la tactique (conduite d'une bataille, d'un siège, disposition de marche ou de campement).

Durant l'Antiquité et le Moyen Âge, les notions de

stratégie directe et indirecte sont présentes. Les Grecs, comme les Romains, préfèrent la stratégie directe avec bataille d'anéantissement, toutefois ce n'est pas une pratique exclusive. Végèce précise que « le grand art est de vaincre sans l'usage du fer », ce qui reste la meilleure définition de la stratégie indirecte (vaincre sans combattre). Si Fabius « le Temporisateur » l'a utilisée avec succès contre Annibal, Vercingétorix échoue face à César, à chaque fois dans un contexte défensif. La pratique médiévale de la chevauchée ou de la guerre de course illustrent la préférence pour la stratégie indirecte offensive. Ce choix est imposé par la faiblesse des armées de l'époque, de même que la stratégie défensive de la « ville close ».

Le plus souvent, la tactique se montre alors supérieure à la stratégie. Les échecs des Perses lors des Guerres médiques au Ve siècle av. J.-C sont d'ordre tactique. Paradoxalement, les Perses ont l'avantage stratégique de l'initiative et du nombre, mais sont décontenancés par les réactions tactiques des Grecs sur terre (Marathon) comme sur mer (Salamine). La même situation se retrouve lors de l'invasion de l'Empire perse

¹ Coutau-Bégarie, Hervé : *Traité de Stratégie*. Paris, Economica-ISC, 1999.

par Alexandre le Grand (334-331 av. J.-C.). Quand sa retraite est coupée à Issos par l'armée perse, Alexandre transforme en victoire tactique sa mauvaise posture stratégique. Il ne faut pas en conclure à une infériorité de la stratégie sur la tactique. Annibal envahit l'Italie et écrase l'armée romaine après l'armée romaine. Ses victoires tactiques sont annulées par la stratégie romaine qui temporise pour reconstituer des forces et par l'erreur stratégique d'Annibal qui s'enferme dans « les délices de Capoue » au lieu de marcher sur Rome (216-203 av. J.-C.). « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas exploiter ta victoire² » : Tite-Live fait une distinction implicite entre tactique et stratégie.



Légionnaires romains du II^e siècle sur la colonne de Trajan. Vécège, comme les Romains, ne distingue pas tactique et stratégie.

Pendant la Guerre de Cent Ans, la supériorité stratégique des Français est régulièrement annihilée par la supériorité tactique des Anglais. C'est le cas à Crécy (1346) et à Poitiers (1356) où les Français, supérieurs en nombre, rattrapent les Anglais mais sont battus par une tactique défensive. A Azincourt en 1415, l'armée française (plus de 20000 hommes) parvient à dépasser et à couper la retraite de l'armée anglaise (6000 hommes). Le savoir-faire tactique de Henry V et l'archerie anglaise décident de la bataille, de la campagne et du sort de la guerre. A chaque fois sont annulés les avantages stratégiques des Français qui opèrent sur leur territoire, ont l'avantage du nombre et, paradoxalement, de la manœuvre.

A l'époque moderne, l'importance des facteurs tactiques diminue parallèlement à la généralisation des armes à feu et à l'homogénéisation des armées antagonistes. Les savoir-faire étant les mêmes, il y a peu de différentiel tactique. La stratégie l'emporte donc sur la tactique. Dans certains cas, la stratégie peut même se passer du combat qui est l'essence même de la tactique, comme le démontrent les guerres savantes du XVIII^e siècle ou la manœuvre d'Ulm. D'après Carl von Clausewitz, auteur de *Vom Kriege*³, la stratégie se définit comme la manœuvre des armées en vue du combat et la tactique comme l'art du combat collectif.

Sur une carte, la stratégie se résume à une ou plusieurs

flèches qui aboutissent à un combat (bataille ou siège). Elle donne une impression de simplicité et offre un modèle linéaire. Sur un plan, la tactique donne au contraire l'impression de la complexité. De nombreux blocs, qui s'affrontent en parallèle, effectuent des avancées et des reculs pour le contrôle d'une surface. Ces différentes impressions ressortent face à la carte de la campagne de 1805 et au plan de la bataille d'Austerlitz. La bataille napoléonienne résulte d'un rassemblement stratégique décisif, notion qui n'existait qu'exceptionnellement de l'Antiquité à la Renaissance, lorsque les armées étaient rassemblées le long d'un même itinéraire.

Au XX^e siècle, quand la stratégie se complique...

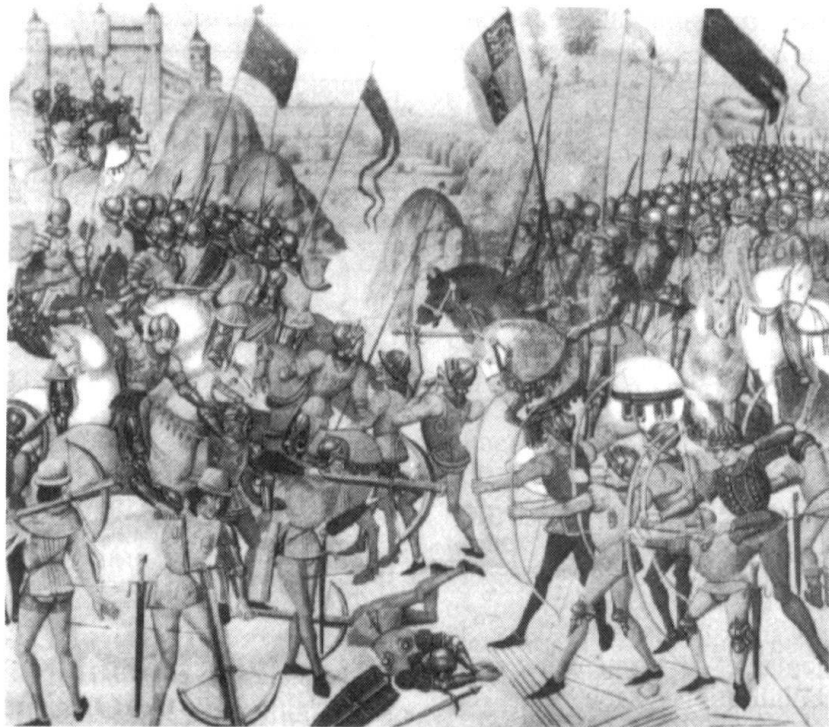
Or, les choses deviennent plus complexes à la fin du XIX^e siècle. La révolution industrielle, la mobilisation en masse alignent des armées « millionnaires ». La définition clausewitzienne de la stratégie et de la tactique reste valable jusqu'à la bataille de la Marne. En août 1914, l'avance allemande à travers la Belgique en direction de Paris, programmée dans le plan Schlieffen, s'assimile à un immense coup de faux qu'une série de flèches matérialise sur une carte. Le plan XVII français, qui prévoit une offensive en Alsace-Lorraine, obéit à la même logique de l'action en profondeur.

² Tite-Live, XXII, 51.

³ Clausewitz, Carl von : De la guerre, trad. D. Naville. Paris, Ed. de Minuit, 1955.

La bataille de la Marne (6-13 septembre 1914), lancée par Joffre, n'obéit plus à la logique en flèche de la stratégie classique. Frappant le centre de l'armée allemande dégarni par une avance déséquilibrée, elle réédite le coup de Napoléon à Austerlitz, qui enfonce un centre austro-russe affaibli par deux attaques de diversion sur sa gauche et sur sa droite. Pendant la «course à la mer» qui clôture l'année 1914 à l'Ouest, les deux antagonistes essaient de se déborder par le Nord et d'élargir leur front pour s'en garder. C'est une manœuvre empruntée à la tactique: celle de l'élargissement du front que préconisaient les tacticiens antiques. D'essence tacticienne, la Grande Guerre marque une régression de la stratégie, car elle fait disparaître l'espace de manœuvre. A la fin de l'année 1914 et pour toute la suite de la guerre sur le front Ouest, on a pour la première fois dans l'histoire un «front» continu, depuis la Suisse jusqu'à la Manche (750 km), sur toute la frontière des antagonistes.

Le concept de «front» passe ainsi de la tactique à la stratégie. Rien à voir avec la Muraille de Chine ou le *Limes* romain qui n'étaient pas des lignes de combat mais des frontières surveillées. Des armées de millions d'hommes se retrouvent face à face sur le modèle d'une bataille classique. Comme d'ailleurs à Marathon ou à Austerlitz, les antagonistes cherchent à percer le front de l'adversaire en concentrant, pour faire brèche, des masses sur un point précis. C'est le principe même de la tactique napoléonienne, ici appliquée à



La bataille de Crécy, miniature des chroniques de Froissart. Pendant la Guerre de Cent ans, la supériorité stratégique des Français est annihilée par la supériorité tactique des Anglais.

la stratégie. Seuls les moyens aéro-blindés de l'Entente expliquent le mythe de la percée dans le deuxième semestre 1918.

Les fronts continus de la Seconde Guerre mondiale en Europe et en Afrique, avec leurs percées aéroblindées, procèdent du même principe. Avec la surprise, la percée ramène la manœuvre. Est-ce encore de la stratégie ou ce que Jomini appelait de la «grande tactique»? A la fin du XIX^e siècle, mais surtout après 1918, la réflexion s'oriente vers la grande tactique ou manœuvre des grandes unités. Elle est rebaptisée art opérationnel ou opératif, voire «opératique». Elle résulte de l'augmentation des forces armées et des superficies qu'elles

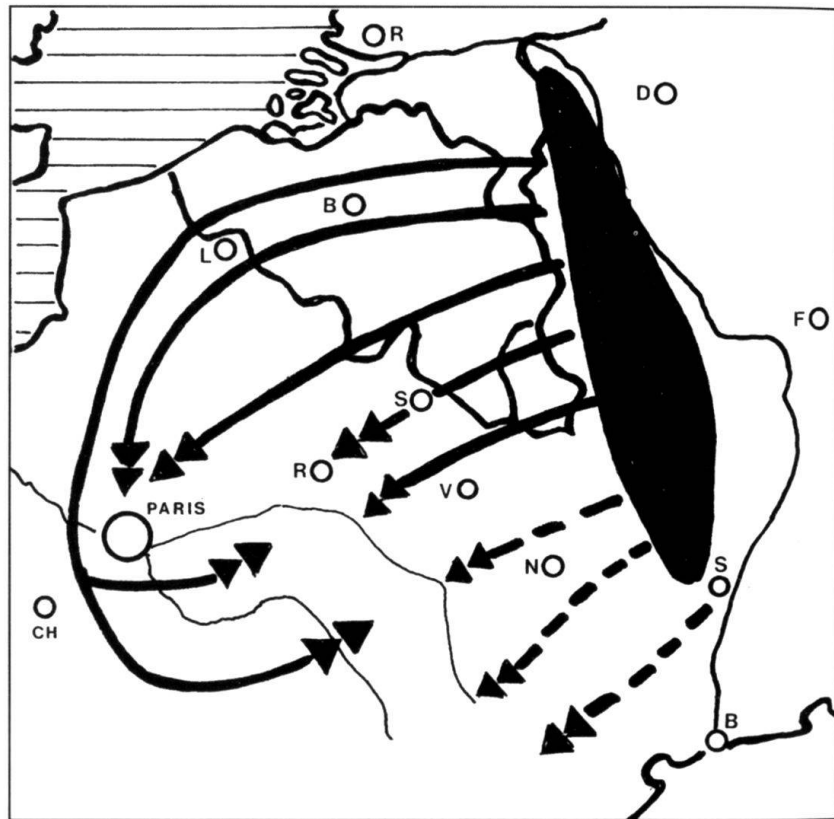
occupent. Elle ressemble à la stratégie clausewitzienne... mais n'en est plus.

Un grand subordonné ne fait jamais de stratégie. Il n'en est que l'exécutant partiel. Lors de la bataille de Normandie en 1944, Patton, Bradley et Montgomery ne font qu'appliquer une stratégie définie par Eisenhower. C'est l'échelle qui distingue la stratégie de la tactique. La stratégie, ou conduite générale des opérations, demeure l'art du commandement en chef et peut dépasser le cadre militaire, tandis que la tactique reste liée à l'utilisation des armes par des groupes d'hommes ou de véhicules. Paradoxe dans ce XX^e siècle technique, la stratégie reste supérieure à la tactique. Avoir de

bons fusils-mitrailleurs servis par d'habiles tireurs ne change pas le cours d'une guerre. L'essor du moteur-combattant et de la guerre presse-bouton n'a pas aboli le terrain, mais seulement changé son usage. Des armées tactiquement supérieures, comme celles des Etats-Unis ou de l'Union soviétique, ont été battues stratégiquement par les milices vietnamiennes ou les tribus afghanes.

... avec la guerre totale et la géopolitique

L'industrialisation dans le domaine des armements et la mobilisation de toutes les ressources d'un pays en vue de la guerre totale comme la préconisait Ludendorff⁴ a élargi le champ de la stratégie. Cependant, dans toutes les guerres d'importance, les énergies des peuples sont mobilisées: Végece rappelle que les femmes de certaines villes assiégées n'hésitèrent pas à couper leurs cheveux pour équiper les systèmes de torsion des balistes. L'histoire fourmille d'exemples de cités où toute une population s'unit pour résister à l'assiégeant. Outre la résistance spontanée de populations généralement urbaines touchées par la «fièvre obsidionale», les Etats organisés ont toujours coordonné les efforts militaires. La construction d'une puissante flotte de guerre par la République romaine ou d'une artillerie moderne par la France de Charles VII ne sont que des exemples isolés du lien politique - armée - technique - économie.



Le plan Schlieffen. Sur une carte, la stratégie se résume à plusieurs flèches; la tactique donne, elle, une impression de complexité.

L'appropriation des ressources du vaincu, qu'elle prenne l'aspect de la mise à sac ou de la réquisition légale, est une donnée fondamentale de la guerre. La guerre totale n'est pas une invention du XX^e siècle: la Bible abonde en villes rasées, génocides et populations déportées. C'est le modèle des guerres antiques quand il met en jeu de faibles effectifs ou de petites surfaces. Raser Jérusalem ou Carthage est plus facile que de dévaster intégralement la Gaule. Quand les Arabes ont envahi l'Espagne, ils ont fait sortir de l'histoire les Wisigoths, minorité guerrière régnant sur la péninsule ibérique. Les guerres d'anéantis-

sement disparaissent avec la transformation des cités et des tribus en nations plus difficiles à éradiquer. Seule la technique et son discours idéologique ont permis le retour partiel à la guerre d'anéantissement au XX^e siècle. La guerre d'anéantissement est toutefois moins achevée qu'elle ne l'était durant la haute Antiquité ou dans les temps barbares, en dépit des camps de concentration et de la naissance d'armes de destruction massive, jamais encore utilisées à grande échelle.

L'apparition de la géopolitique, entre 1880 et 1939, a rendu plus confus la définition ou l'exercice de la stratégie. La

⁴ Ludendorff, Erich (général): Der totale Krieg. Munich, 1935.

géopolitique s'intéresse aux rapports de force des Etats à travers la géographie physique et politique, la démographie, l'économie. Ces facteurs détermineraient biologiquement la politique des groupes humains, indépendamment de toute volonté. La géopolitique situe des profils (puissance de la mer, puissance de la terre), des points-clés (pivot eurasiatique), des zones d'influence en y intégrant l'économie. Avant même l'existence de cette notion, Napoléon a donné la meilleure définition de la géopolitique: «La politique des Etats est dans leur géographie».

On doit pourtant remarquer que le Portugal reste toujours sur l'Atlantique, mais n'est plus la puissance maritime qu'il était au XV^e siècle, que l'archipel japonais a eu un comportement continental jusqu'à l'orée du XX^e siècle! Quel est donc l'apport concret de la géopolitique? Idéologiquement, elle est avant tout une science de justification des comportements impérialistes, en particulier allemands. Ainsi la théorie de «l'espace vital» inspirée de Friedrich Ratzel⁵, qui a été reprise par les nazis. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la géopolitique a permis aux Allemands de systématiser le pillage économique des pays vaincus (agences d'achat, contributions d'Etat, main-d'œuvre mercenarisée puis forcée). Ce n'était que l'application totalitaire de ce qui avait toujours été fait: «vivre sur le pays».

En fait, quand elle a dirigé les opérations, la géopolitique

a perturbé la stratégie militaire. Lors de l'invasion de l'URSS, Hitler s'obstine à conquérir les champs de blé d'Ukraine (1941) et les puits de pétrole de Bakou dans le Caucase (1942); ce faisant, il néglige Moscou, centre de gravité du dispositif militaire soviétique. L'Armée rouge peut se refaire et contre-attaquer. Autre application de la géopolitique, les bombardements stratégiques sur les villes et les centres industriels n'ont jamais fait ployer les belligérants. Le bombardement stratégique s'assimile à vouloir désherber une prairie pour faire mourir un bœuf!

L'erreur géopolitique est plus ancienne que la notion elle-même. Louis XIV, la Révolution et l'Empire ont voulu concrétiser la «frontière naturelle» du Rhin. Le propos, rationaliste, est séduisant sur une carte... géologique mais, à chaque fois, la France se retrouve au bord de la ruine en s'attirant la haine farouche de l'Angleterre et de l'Europe coalisée, car l'espace est également politique. Le «blocus continental», soufflé par Talleyrand à Napoléon, est le type même du calcul géopolitique et de l'erreur de méthode: on ne fléchit pas une volonté politique et militaire par l'économie. La géopolitique ne «marche pas». Elle doit rester une science «statistique», au sens littéral du terme une «étude des Etats». En temps de paix seulement, elle informe la grande stratégie ou la grande politique d'un Etat. L'information géographique ne doit pas tenir lieu de volonté politique! Avec la géopolitique, la straté-

gie a dépassé le domaine proprement militaire.

Les trois stratégies

On peut différencier des stratégies militaires, économiques, électorales et ainsi de suite, car tout peut être «stratégie», même un plan de carrière individuel. Le destin des mots est, hélas, de se galvauder! «Stratégie» finit par signifier «politique» ou art de gouverner, voire de se déterminer quand on a un projet. L'inflation des termes «politique» et «stratégie» dans le langage courant traduit cette convergence. La confusion actuelle tient peut-être à Ludendorff qui a inversé le principe clausewitzien «la guerre est le prolongement de



Préparation d'un missile hyper-sophistiqué qui arme un avion de combat hyper-sophistiqué pendant la Guerre du Golfe. Au XX^e siècle, la stratégie est supérieure à la tactique. Disposer de bons avions et de bons missiles ne suffit pas pour gagner la guerre. Pensons aux Américains au Vietnam...

⁵ Ratzel, Friedrich: Politische Geographie. Munich, Berlin, 1897.

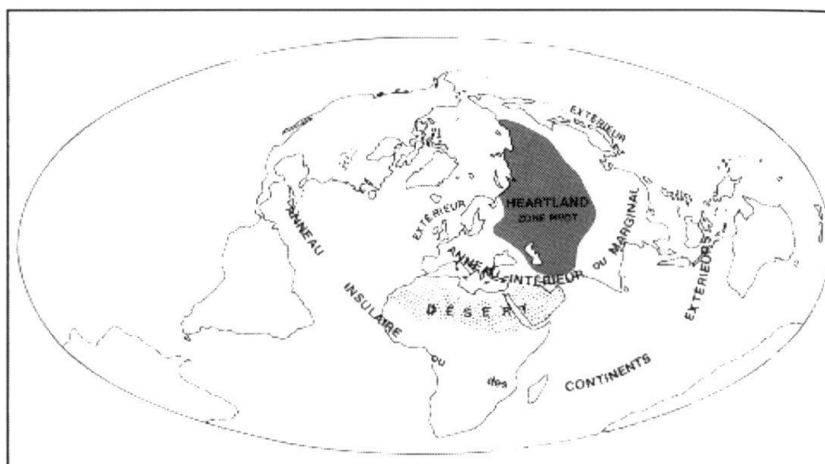
la politique» en faisant de la guerre le but ultime de la politique. Fondamentalement, il y a trois sortes de stratégie :

- la stratégie des moyens, qui forge un outil (militaire, économique ou autre) ;
- la stratégie d'emploi des forces, qui est l'art de résoudre les crises et les conflits ;
- la stratégie des fins dernières ou grande stratégie, qui détermine la place que l'on veut occuper dans le monde et les étapes pour y parvenir ; d'essence politique, elle donne un sens aux deux premières formes de stratégie.

Ces trois stratégies s'adaptent à la confusion actuelle du terme et peuvent s'appliquer aussi bien à un individu qu'à un Etat.

Ce qui incombe au militaire, c'est la stratégie des moyens et celle de l'emploi des forces. Dans le premier cas, c'est toujours le politique qui détermine l'enveloppe budgétaire des forces armées en fonction de son projet de grande stratégie... quand il en a un (!). Il reste au militaire à adapter les besoins aux finances. La vie militaire est surtout consacrée à la stratégie des moyens, que l'on pourrait appeler stratégie de l'attente... ou du «désert des Tartares» !

Quand une crise ou un conflit éclate, le militaire reçoit ou non du politique l'ordre d'utiliser la force, lui propose des options et se voit infliger des limites à son action. Les moyens du temps de paix deviennent des forces qui relèvent de la stratégie d'emploi.



Le monde selon Mackinger (1904). Le contrôle de la «zone pivot», masse continentale eurasienne, constitue une menace pour les puissances maritimes. Quand elle dirige les opérations, la géopolitique perturbe la stratégie...

Sommet de l'art militaire, on pourrait encore l'appeler «stratégie des circonstances», car c'est la plus aléatoire. Elle correspond à l'intuition du général de Gaulle: «la guerre est contingente».

La grande stratégie ou «stratégie des fins dernières» reste en définitive aux ordres du politique. On voit rarement le militaire déterminer la politique: Bonaparte ou Mannerheim qui instaurent un régime personnel, le tandem Hindenburg-Ludendorff qui défait les chanceliers du Reich font figure d'exceptions historiques.

La stratégie des fins dernières ou grande stratégie a pris un tour militaire avec l'arme atomique. Arme de dissuasion, donc de non-emploi, le nucléaire, d'essence politique, devient une fin en soi, un signe extérieur de puissance. Et si l'on ose parler d'emploi? Son emploi le plus efficace serait la «frappe décapitante» et non la «destruction mutuelle assurée» (*Mutual Assured Destruction*

MAD), fantasme de la guerre froide, que seule peut s'offrir une superpuissance dotée de milliers de têtes et de vecteurs. Pendant la guerre froide, la bombe atomique a sanctuarisé le sol des pays de l'Est et de l'Ouest. L'interminable guérilla de frontière sino-indienne, les violents combats frontaliers de 1999 pour le Cachemire entre l'Inde et le Pakistan montrent que le nucléaire ne sanctuarise plus et autorise la guerre à objectif territorial limité.

Utilisée à petite dose et sans effet décapitant par une puissance du tiers-monde, la bombe atomique serait stratégiquement inefficace et discréditerait la magie qui l'entoure...

La définition de la stratégie n'est pas aisée: dans le domaine militaire, elle se résume à l'art du commandement en chef et dans le domaine civil au moyen de parvenir à un but. Reste à en définir la fin ultime. Le but de toute stratégie est de durer.